

Maxime Le Forestier : « Sans Brassens, je n'aurais jamais ouvert un dictionnaire »

LE PARISIEN WEEK-END. Tout en reconnaissant son attachement à une langue traditionnelle, le chanteur Maxime Le Forestier plaide en faveur d'un français transgressif.



L'auteur du tube « San Francisco », 69 ans, s'est confié à notre magazine. (Patrick Fouque pour Le Parisien Week-End)

Par Yves Derai

Le 23 mars 2018 à 10h07, modifié le 23 mars 2018 à 10h11

La langue française est-elle selon vous un monument immuable, ou bien doit-elle se transformer ?

Maxime Le Forestier La langue, c'est comme la mer : ça bouge et c'est incontrôlable. On ne peut pas influencer son évolution. Et tout va très vite. Une génération, aujourd'hui, c'est cinq ans ! Parce que les gamins de 15 ans ne veulent pas parler comme leur grand frère. Ils ont leurs codes. Certains de ces codes restent, comme le verlan, d'autres pas.

Prenons par exemple le fameux « wesh », qui fait la joie des cours de récré. Pensez-vous qu'il ait un avenir ?

Je pense qu'il est déjà un peu dépassé, puisque des vieux cons comme moi le connaissent (rires) ! L'intégrer dans le dictionnaire, pourquoi pas ? Quitte à le retirer dans dix ans s'il a disparu de la circulation, c'est possible aussi.

On ne trouve pas beaucoup de ces mots « djeun's » ou branchés dans vos chansons...

Je n'en mets jamais, parce qu'ils datent la chanson. Prenez *Jolie môme*, de Léo Ferré : « T'es toute nue sous ton pull / Y'a la rue qu'est maboule... » Eh bien, « maboule », c'était un mot à la mode dans les années 1950. Aujourd'hui, plus personne ne dit ça. Je n'utilise jamais de noms propres non plus. J'adore *Foule sentimentale*, d'Alain Souchon, c'est un hymne. Mais les paroles « On nous Claudia Schiffer / On nous Paul-Loup Sulitzer » ne diront plus rien aux gens dans vingt ans. De toute façon, les jeunes que je fréquente n'aimeraient pas que je parle comme eux, ils aiment bien que je parle comme moi. Parfois, ça leur apprend des mots !

La langue est aussi le reflet de la société. L'immigration, par exemple, influe sur le français.

Bien sûr ! Lors d'une répétition des Enfoirés, je me retrouve un jour à devoir chanter une chanson du groupe de rap Sexion d'Assaut. Je lis le prompteur... et je ne comprends rien ! Heureusement, Amel Bent, qui passe par là, m'explique le sens du texte, me dit que tel mot vient de l'arabe, tel autre du wolof, etc. Ces mômes parlent souvent le français à l'école, la langue de leur pays d'origine à la maison, et leurs chansons reflètent ce mélange. Je trouve ça enrichissant. Le dernier qui m'a assis par terre, c'est Orelsan. Sa langue me plaît.

Vous, l'héritier de Georges Brassens, que pensez-vous de ses chansons truffées de mots rares ?

Quand on disait à Brassens « les gens ne vont pas comprendre », il répondait « ils n'ont qu'à prendre un dictionnaire ». Sans Brassens, de jeunes cons comme moi n'auraient peut-être jamais ouvert un dico.

Le français se chante bien, selon vous ?

Oui, comme le portugais ou l'italien. Mais quand j'entends mes chansons traduites en danois, j'ai vraiment du mal ! Le français est musical, mais moins que l'anglais, qui est une langue monosyllabique, donc plus facile à faire swinguer.

La vulgarité est devenue monnaie courante dans la chanson française. Mais dans le seul but de faire vendre, dirait-on...

Ce que vous appelez « vulgarité », je trouve ça très bien dans cette période où tout le monde a le cul pincé. Ça peut exprimer une révolte. Vulgus, en latin, c'est « le peuple ». La vulgarité est populaire. C'est quand on élimine tous les mots ou toutes les idées difficiles d'une chanson pour être sûr de faire un succès qu'on devient vulgaire.